

Culture



Jeffery W. BENTLEY, *Today There is No Misery: The Ethnography of Farming in Northwest Portugal*. Tucson & London: The University of Arizona Press, 1992, 177 p.

Sharon R. Roseman

Volume 13, numéro 2, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083147ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083147ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roseman, S. (1993). Compte rendu de [Jeffery W. BENTLEY, *Today There is No Misery: The Ethnography of Farming in Northwest Portugal*. Tucson & London: The University of Arizona Press, 1992, 177 p.] *Culture*, 13(2), 115–118.
<https://doi.org/10.7202/1083147ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

At the other side of the spectrum are the hand-made textiles made by native peoples for the tourist trade or for export to the West. Stephen explores the local politics and values surrounding the *production* of textiles for intercultural trade by Zapotec Indians in Mexico. Morris, by contrast, describes the process in which outsiders like himself attempt to teach Indians in Chiapas, Mexico, about the politics surrounding the *consumption* and creation of value of Chiapas textiles in the West (politics in which he, as a researcher, figures prominently). We can look forward to further research into the politics surrounding the totality of production, exchange and consumption of textiles (both in local and intercultural exchange), for that is the context in which various social groups engage in contests for power, and where gains and losses can be measured not only in terms of economic, but also symbolic capital.

In the concluding essay of this anthology, J.C. Berlo addresses the subject of the aesthetics of indigenous Latin American textiles. Berlo develops a rich and powerful analysis of the characteristics of the indigenous aesthetic system, such as appropriation, intertextuality, accumulation, diachronicity, and improvisation. We can indeed read these colourful and vibrant textiles as "active texts in an ongoing dialogue about gender and history, as well as cultural hegemony and self-determination [and] acknowledge their makers as active creators of their own culture" (p. 459). However, I do not agree with Berlo when she attributes our interpretation of native aesthetics, as observers, to the deliberate aesthetic strategies employed by native women. These textiles lend themselves equally to Morris' analysis of connections of modern Maya textiles with their classic period ancestors, and Berlo's analysis of Maya textiles with our concepts of appropriation, intertextuality, and improvisation in a collage medium. Both types of analysis are valid and enriching, but the logic of neither should be mistaken for the 'logic of practice'. I would suggest that the above mentioned politics of various social groups involved in the totality of production, exchange, and consumption of textiles, in many ways determine the aesthetic strategies and the resulting style of these textiles. If we can unveil these politics, we can probably also explain why certain textiles are aesthetically more complex or elaborate than others. Perhaps we can then (without falling back to ethnocentric definitions of art) cease to label every ethnic object — ethnic "art".

In conclusion, I believe that the value of a scholarly work is not only in the answers it provides, but also in the questions it explicitly and implicitly poses. Evaluated in this light this anthology is truly valuable, for it is both informative as well as engaging and polemical.

Jeffery W. BENTLEY, *Today There is No Misery: The Ethnography of Farming in Northwest Portugal*. Tucson & London: The University of Arizona Press, 1992, 177 p.

Par Sharon R. Roseman

University of Massachusetts, Amherst

L'étude de Bentley vient encore enrichir l'importante documentation ethnographique sur le Portugal. Elle intéresse non seulement les spécialistes de la péninsule ibérique, mais aussi les anthropologues, sociologues, agronomes et économistes européens préoccupés par les conséquences des politiques actuelles de la Communauté économique européenne pour les petits agriculteurs et les paysans-ouvriers.

Cette étude fait partie des Arizona Studies in Human Ecology publiées par Robert McC. Netting. Bentley y démontre clairement comment les anthropologues écologistes doivent inclure dans leurs analyses de l'écologie agraire une critique des orientations que les agronomes, les économistes et les gouvernements donnent à leurs politiques. En fait, c'est en qualité de membre d'un groupe d'économistes qu'il a réalisé son étude sur Pedralva, une paroisse du Minho. Les conclusions de l'équipe, y compris Bentley, ont paru dans une collection d'articles en 1987 (Pearson et al. 1987). Les commentaires de Bentley sur son expérience de travail d'équipe, sur les différents aspects des méthodes de recherche économique et anthropologique, et sur la vision du monde sont fascinants et auraient pu être élaborés davantage dans le livre. En conclusion, il laisse entendre que bien que les divergences d'opinions soient inévitables, les différents points de vue n'en sont pas moins corrects ou précieux. Les économistes se servent de modèles prévisionnels, alors que Bentley s'intéresse à «l'économie rationnelle liée aux coutumes et à la prise de décision locales» (p. 135).

Cette ethnographie sur les traditions et les innovations agricoles dans une paroisse du Portugal septentrional soulève plusieurs questions théoriques importantes. L'auteur démontre que le morcellement des terres n'entraîne pas nécessairement une baisse du rendement des récoltes ou des produits de l'élevage. Dans les années 80, cette région vivait essentiellement de la vente du lait et le rendement des fermes de Pedralva, qu'elles soient petites ou grandes, était identique, proportionnellement à la taille des pâturages, à la quantité de maïs et à l'importance du troupeau. Toutefois, les grandes fermes propriétaires de troupeaux plus importants produisent régulièrement plus de lait bien qu'elles soient plus morcelées. Bentley indique que le morcellement des terres n'est pas imputable aux successions comme les études plus anciennes le laissent entendre: «Des fermes importantes, déjà morcelées, sont transmises par voie d'héritage, mais elles ne sont pas morcelées davantage; les fermiers achètent ou échangent rarement des terres pour regrouper leurs avoirs.» (p. 100).

Bentley démontre également que les innovations techniques proviennent tant de l'intérieur que de l'extérieur de la communauté. En outre, les petits fermiers connaissent les techniques qu'ils décident de ne pas adopter, de même que les innovations qu'ils choisissent d'adapter à leurs besoins. Le dressage des vaches laitières importées comme bêtes de trait en est un bon exemple. Ce comportement scandalise les conseillers agricoles et les agronomes alors qu'il est rationnel si on tient compte du fait que la traction passe avant un rendement laitier maximal (p. 75). L'ensilage du maïs fournit un autre bon exemple. Adopté progressivement par un petit nombre de cultivateurs, il a été modifié de façon à être plus efficace et plus économique (p. 47). Ces innovations locales particulières ont été adoptées également en Galice et très probablement à travers toute l'Europe rurale. C'est pourquoi les observations de Bentley seront utiles comme point de comparaison pour étudier l'évolution des techniques agraires employées par les petits fermiers européens.

L'auteur examine également les méthodes de production fort différentes utilisées selon le type de culture. Il est probable que les petites fermes de cette région ont toujours agi de la sorte. Dans bien des cas, les maisonnées les plus pauvres optent pour des méthodes exigeant une main-d'oeuvre importante plutôt que pour celles qui nécessitent des capitaux, notamment l'achat de machines comme des trac-

teurs ou l'utilisation de produits chimiques comme les engrais, les pesticides et les herbicides. Autrefois, les cultivateurs les plus pauvres auraient planté leurs champs à la main ou à l'aide d'un cheval ou d'une vache plutôt qu'avec un attelage de boeufs plus onéreux. Bien des agriculteurs de Pedralva trouvent qu'il est plus rentable de louer ou d'emprunter les machines que de les acheter. L'un des sujets les plus intéressants abordés dans cette ethnographie sont les tensions complexes qu'entraîne l'obligation pour les villageois les plus pauvres de travailler pour les plus riches en échange de faveurs, notamment l'accès aux canaux d'irrigation et à l'eau ou l'utilisation de machines coûteuses. Ces relations ne sont pas de même nature que la réciprocité généralisée entre petits fermiers de niveau socio-économique relativement identique. Autrefois, les villageois qui ne possédaient pas de terres ou qui étaient riches en terres mais pauvres en disponibilités financières travaillaient pour presque rien, bien souvent pour le prix d'un simple repas. Ils s'engageaient en outre dans de pénibles contrats de métayage ou de fermage avec les grands propriétaires auxquels ils envoyaient leurs jeunes enfants comme domestiques. L'importance que Bentley accorde à l'inégalité socio-économique, tout comme O'Neill dans son étude détaillée de la stratification sociale dans une paroisse de la région de Tras-os-Montes au Portugal, fait partie intégrante de son propos sur la variation de la production agricole au sein de la communauté. L'influence de l'émigration saisonnière est également cruciale. Il constate que les fermiers les mieux nantis ne peuvent plus embaucher de main-d'oeuvre bon marché comme au milieu du siècle. Les villageois obtiennent de bien meilleurs salaires s'ils émigrent. Les grands propriétaires sont par conséquent très intéressés à investir dans des méthodes de production nécessitant des capitaux étant donné qu'ils peuvent se le permettre, mais ne peuvent plus compter sur une main-d'oeuvre suffisante.

L'une des faiblesses du livre est le manque de données précises sur la répartition du travail et les rapports entre hommes et femmes à Pedralva. On y lit que «Les hommes et les femmes — surtout maris et femmes — entretiennent des liens économiques étroits et durables. En général, l'homme et la femme ne peuvent survivre l'un sans l'autre» (p. 12). Dans les années 60, l'importante migration saisonnière de la main d'oeuvre masculine de cette région du Portugal vers la France et plus tard l'embauche de salariés masculins dans les industries et les chantiers

de construction avoisinants a obligé les femmes à assumer le plus gros du travail de la ferme. D'autre part, les travaux ethnographiques importants de Caroline Brettell (1986) et de Sally Cole (1991) nous ont appris que la femme portugaise dirige souvent la maisonnée comme si elle était mère célibataire et pas seulement femme d'émigrant. La deuxième de ces études a été menée dans une communauté côtière; cependant, tout comme Brettell, Pina-Cabral (1986) et O'Neill (1987) font état d'un degré important de bâtardise, de matrifocalité et de prédominance de la femme à la tête de la maisonnée dans les paroisses situées à l'intérieur des terres. Bien que Bentley traite de la place importante du travail des femmes de Pedralva (ménage, soins aux jeunes enfants et aux aînés souffrants, élevage et travaux de la ferme) ainsi que de la transmission des terres aux femmes par voie d'héritage, ses mesures quantitatives n'indiquent pas si ces dernières dirigent certaines maisonnées ou si elles possèdent le plus gros des terres, du bétail et des machines. Ailleurs, alors qu'il expose clairement l'évolution du revenu agricole des hommes (p. 73), il se contente d'indiquer que les femmes sont moins bien payées que les hommes pour le travail agricole et le travail effectué à l'extérieur. De même, il conclut plutôt qu'il ne démontre qu'il est économiquement plus avantageux pour la femme de s'occuper du troupeau laitier que de prendre un emploi rémunéré: «Dans les maisonnées propriétaires d'au moins une vache, les femmes restent sur place où elles sont plus rentables que si elles travaillaient en ville.» (p. 14).

À l'opposé de ce point de vue très «étic», Bentley donne également les raisons «émic» de la prédominance de la femme dans les travaux de la ferme, lorsqu'il s'agit de petites propriétés. Dans un système familial où trois générations cohabitent et héritent les unes des autres, on s'attend à ce que les femmes prennent soin des jeunes enfants et des aînés. Il est crucial d'exploiter le plus de terres possible. Cela est vrai aussi bien pour les familles qui n'ont réussi que récemment à acheter leurs premières terres à l'aide du revenu d'émigration que pour les grands propriétaires terriens. La production se limite aux biens de consommation courante de la maisonnée, ce qui continuera vraisemblablement à être le cas même s'il devient plus difficile d'écouler le lait et les autres produits sur le marché. Les villageois se nourrissent essentiellement, entre autres choses, de chou vert, de pommes de terre, de maïs, de seigle, de poulet, de lapin et de porcs qu'ils élèvent. Bentley résume ses propos en soulignant que la plupart des habitants de

Pedralva ne sont plus fermiers à temps plein et qu'ils partagent maintenant leur temps entre le travail de la ferme et le travail à l'extérieur. Seuls les grands propriétaires terriens sont devenus et pourront continuer d'être des producteurs commerciaux misant sur les investissements de capitaux.

Les paysans-ouvriers cultivent la terre de façon à produire la plupart des produits dont ils ont besoin, ce qui leur procure une plus grande sécurité et un meilleur niveau de vie que bien des membres de la classe ouvrière urbaine. La paroisse étant suffisamment proche de la ville, les habitants peuvent voyager facilement chaque jour pour se rendre au travail. La combinaison du travail rémunéré et de la production annuelle des aliments présente d'autres avantages qui permettent de distinguer le mode de vie des habitants de ce que Bentley appelle «la banlieue campagnarde» (p. 133) de celui des citadins. En plus d'entretenir des liens de parenté et de voisinage qui permettent aux villageois d'avoir une vie sociale et de participer à un réseau d'échange de travail, les jeunes des familles de paysans-ouvriers héritent d'une maison ou d'une terre sur laquelle ils pourront en bâtir une.

Cette ethnographie est avant tout une mine de renseignements précieux pour tous les étudiants qui s'intéressent à l'agriculture à petite échelle en Europe. La recherche minutieuse de Bentley a permis de dresser l'inventaire des récoltes, du cheptel, des technologies et des méthodes de production utilisées à Pedralva. Sa description du cycle agraire annuel et à long terme tient compte du système forestier et des ressources comme l'eau et le granite. Son étude est également très utile, car elle prend en considération la prudence avec laquelle ces fermiers portugais exploitent leurs terres. En plus de chiffrer la productivité, l'auteur nous renseigne sur la connaissance locale des différentes techniques d'exploitation et sur la situation particulière de chaque maisonnée. Il lance un dernier appel aux planificateurs agricoles et aux autres agents gouvernementaux qui pourraient conclure que l'exploitation à temps partiel et l'agriculture à petite échelle ne sont pas rentables actuellement et devraient par conséquent être fortement découragées. Bentley soutient que la culture commerciale des pommes de terre par exemple peut devenir une source importante de revenus pour les fermiers du Minho. Il souligne également que même s'ils ne produisent pas à grande échelle, les paysans-ouvriers continueront de gagner leur vie de plusieurs façons: «Les planificateurs agricoles doivent

s'attendre à ce que les paysans s'accrochent à leurs grands jardins et à leurs petites fermes. Cette situation devrait être interprétée comme une adaptation réussie et non comme une survivance médiévale anti-productive... L'exploitation de la terre préserve du chômage, assure un complément alimentaire et absorbe le surplus de main-d'oeuvre qui ne trouve pas sa place sur le marché» (p. 145).

L'émotivité et le symbolisme qui entourent ce style de vie est bien mis en valeur dans un contexte ethnographique. L'étude de Bentley est d'autant plus précieuse que ses commentaires s'insèrent dans le contexte plus global d'une étude détaillée de l'écologie de l'exploitation agricole dans le Portugal septentrional.

Références

BRETTELPL, CAROLINE B.

1986 *Men who Migrate, Women who Wait: Population and History in a Portuguese Parish*, Princeton, N.J., Princeton University Press.

COLE, SALLY

1991 *Women of the Praia: Work and Lives in a Portuguese Coastal Community*, Princeton, N.J., Princeton University Press.

O'NEILL, BRIAN JUAN

1987 *Social Inequality in a Portuguese Hamlet: Land, Late Marriage and Bastardy, 1870-1978*, Cambridge, Cambridge University Press.

PEARSON, SCOTT R., FRANCISCO AVILLES, JEFFERY W. BENTLEY, TIMOTHY J. FINAN, TIMOTHY JOSLING, MARK LANGWORTHY, ERIC MONKE, AND STEFAN TANGERMANN

1987 *Portuguese Agriculture in Transition*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press

PINA-CABRAL, JOAO DE

1986 *Sons of Adam, Daughters of Eve: The Peasant Worldview of Alto Minho*. Oxford, Clarendon Press.

Ulf HANNERZ, *Cultural Complexity: Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press, 1992.

Par Vered Amit-Talai,

Université Concordia

Depuis déjà un certain temps, les anthropologues lisent et entendent qu'il n'est plus possible d'envisager les cultures comme des entités localisées et délimitées, que «l'analyse culturelle est toujours étroitement liée aux mouvements mondiaux de la différence et du pouvoir» (Clifford 1986:22), que dans un tel contexte de globalisation, le déplacement culturel des «frontières» n'est plus exceptionnel (Gupta & Ferguson, 1992) et ainsi de suite. Cependant, la plupart de ces références à la globalisation et à la complexité culturelle n'ont été que des déclarations de principes et des mises en scène; elles n'ont pas donné lieu à une analyse. Il est vrai qu'il finit par devenir agaçant de se faire rappeler sans cesse que la notion actuelle de culture ne correspond plus aux postulats de l'anthropologie d'hier et de constater que le traitement qui est fait de cette question est souvent vague et parfois vide de sens.

C'est pourquoi la lecture de ce livre a été fort agréable. Il s'agit d'une entreprise ambitieuse, qui représente l'aboutissement de plus de dix ans d'efforts, période pendant laquelle Hannerz a étudié les effets de l'urbanisation, de la créolisation et de la globalisation sur l'anthropologie. Dans ce nouveau livre, Hannerz passe soigneusement en revue les éléments, les cadres et les forces qui façonnent les cultures dans les sociétés complexes. L'un des aspects les plus passionnants et les plus utiles de l'analyse de Hannerz (dans le livre et pour l'avenir) est l'importance qu'il accorde encore une fois à la dimension sociale de la culture. Pour être précis, Hannerz fait la distinction entre trois dimensions de la culture: «les idées et les modes de pensée», «les formes d'extériorisation» et la «distribution sociale» (p. 7). Le livre porte sur les deux dernières dimensions, à savoir les formes d'expression publique des significations et la distribution des sens et des formes culturels dans les rapports sociaux. Hannerz nous rappelle ce qui devrait être évident dans les ouvrages anthropologiques récents mais ne l'est pas toujours, à savoir que les significations culturelles ne sortent pas du néant. Elles évoluent à l'intérieur de cadres de relations sociales et les rapports entre ces cadres —